

Festival d'

La Villette

Automne

Septembre – Décembre 2024

Dossier de presse

Théo Mercier
Skinless

Du jeudi 21 novembre au dimanche 8 décembre
Grande Halle de la Villette
Dans le cadre du Festival d'Automne



Théo Mercier Skinless

Durée estimée: 50 minutes. Public debout. Création 2024

La Villette

21 novembre – 8 décembre

Jeu. ven. 20h, sam. 18h, dim 16h, relâches
lun. mar. mer., jeu. 28 et ven. 29 nov.
8€ à 20€ | Abo. 8€ et 12€

Conception et mise en scène Théo Mercier. Scénographie Théo Mercier, Florent Jacob, François Boulet. Collaboration artistique et dramaturgique Florent Jacob. Collaboration artistique et chorégraphique Anna Chirescu. Interprété et créé en collaboration avec Bruno Senune, Maxime Thébault, Aurélien Vieillard. Composition sonore Pierre Desprats. Costumes Théo Mercier, Colombe Lauriot Prevost. Accessoires Etienne Marc. Création lumière Théo Mercier, Florent Jacob, François Boulet. Régie générale François Boulet, Sara Ruiz Marmolejo. Avec la collaboration de l'équipe technique du TNB. Production et diffusion Alma Office – Alix Sarrade. Administration Charlotte Cancé.

La Villette et le Festival d'Automne à Paris sont coproducteurs de ce spectacle et le présentent en coréalisation.

Bâti sur un paysage de détritiques, *Skinless* est un éden désenchanté mis en scène par le plasticien Théo Mercier. Dans ce panorama de la fin du monde aux dimensions XXL, un couple hors normes s'aime et se déchire sous la surveillance d'un tragique observateur.

«*Quand on pense à tout ce qu'on jette...*» murmure-t-on parfois, terrassé à l'idée de cette masse de déchets imputrescibles que l'humanité génère. Dans *Skinless*, les énormes blocs de détritiques compactés sont le miroir de nos habitudes de consommation outrancières comme de nos intimités domestiques. Recouverts d'une combinaison de latex, les corps des deux danseurs se repoussent et s'enlacent dans un lit fait de cartons usagés. Juste au-dessus d'eux, un troisième personnage aux reflets métalliques effectue des rondes régulières, réveillant le spectre d'une société de surveillance généralisée. Ici, les déchets sont la métaphore de tous les souvenirs heureux ou malheureux du couple. Avec cette nouvelle création, Théo Mercier signe une chorégraphie viscérale, au lyrisme sombre et étrangement érotique. Car si le couple semble sous contrôle, comme coupable de son infertilité ou de son homosexualité, son infinie parade nuptiale parvient à s'épanouir à l'ombre du refoulement et des tabous sexuels. En explorant les marges, de la déchetterie aux relations queer, *Skinless* imagine l'amour comme dernier lieu de résistance à toutes les normes.

Dans le cadre du
**Festival d'
Automne**
2024

la Villette

Contacts presse

Festival d'Automne

Rémi Fort
r.fort@festival-automne.com
06 62 87 65 32
Yoann Doto
y.doto@festival-automne.com
06 29 79 46 14

La Villette

Bertrand Nogent
b.nogent@villette.com
Carole Polonsky
c.polonsky@villette.com

En tournée

Du 23 au 26 septembre 2024

Actoral
(Marseille, FR)

Du 30 septembre au 7 octobre 2024

Théâtre Vidy-Lausanne
(Lausanne, CH)

Les 13 et 14 mars 2025

Le Volcan, scène nationale du Havre
(Le Havre, FR)

Pour décrire *Outremonde* l'année dernière, et pour *Skinless* aujourd'hui, vous utilisez le terme « *paysage sculpté* ». Qu'est-ce que ce mot signifie ?

Depuis quelques années, la question de l'exposition ou de la mise en scène sur un plateau ne m'intéresse plus vraiment. Je cherche d'autres endroits qui soient véritablement entre mes pratiques. Des espaces d'implication collective qui peuvent être habités autant par le public que par les « performers » : car ils sont en fait les habitants fictifs de ces mondes. Pour moi, le plateau est comme un paysage qui amènerait à inventer de nouvelles manières de regarder. *Skinless* c'est avant tout un paysage qui est fait de déchets compressés, de rebuts, de choses qui sont normalement repoussés à l'extérieur des villes, là où on ne les voit pas. Ce que je fais avec *Skinless*, c'est de les remettre au centre de l'attention. Je demande aux gens de s'impliquer physiquement dans la pièce, en restant debout. Cela me permet d'éviter le schéma classique du théâtre et de permettre une prise de distance des spectateurs envers la matière. Je veux que le public soit le plus proche possible des habitants de ce monde de poubelles, que le spectateur ait les pieds et le nez dedans, que ses sens participent au spectacle. Il est coincé entre des murailles d'emballages et des plaques d'aluminium qui sont ruisselantes et collantes de restes alimentaires. Il faut imaginer que les insectes se développent rapidement dans ce contexte. Ils grouillent dans ce décor. Le public doit se confronter à tout ça et se réconcilier sensuellement avec les déchets. *Skinless* est aussi un endroit de prise de responsabilité. Comment parler d'écologie ou de consumérisme sans être explicite ? Quand tu as dix canettes collées sous la chaussure, la matière parle d'elle-même. Et pendant que les déchets font ce travail-là, moi, je peux parler d'amour.

Dans le livre *Sans valeur* (2024) de Gaëlle Obiégly, l'autrice déménage. Étrangement, elle se sent attachée aux rebuts qu'elle laisse sur le trottoir et décide de les garder. Elle parle de « *transfert d'intimité* ». N'est-ce pas la même symbolique à l'œuvre pour les amants de *Skinless* ?

C'est exactement la même idée. C'est une pièce sur la rupture amoureuse. Tous ces déchets réunis sur le plateau ont été des objets désirés très forts lors de leur acquisition, ils sont comme des peaux mortes du désir. L'histoire du déchet est une histoire de séparation. C'est la trace de ce qu'on ne veut plus. Dans ma pratique de sculpteur, je raconte toujours des histoires d'objets pour raconter des histoires d'humains. À partir de n'importe quel objet, manufacturé ou artisanal, on peut filer une histoire de capitalisme, de colonialisme ou d'exploitation. Rien qu'avec le flacon de gel hydroalcoolique qui est sur la table, on peut se poser ces questions. D'où vient ce plastique ? Pourquoi cette forme ? Penser à la matière ou à l'objet fabriqué est toujours vertigineux pour moi. Cela me permet de mesurer l'étendue des ramifications qui font notre monde. Que je choisisse le sable, les restes d'une épave, ou les déchets recyclables comme « matière première » d'un projet, je procède en suivant ces mêmes pistes. Car la matière est une porte d'entrée vers une histoire de relations humaines. Dans *Skinless*, les blocs de déchets sont tellement bavards. En

comprimant ces détritrus, on capte à la fois des histoires intimes et les poubelles de l'histoire, on dessine les fantômes du passé.

Vous inventez des contreformes plutôt que des formes.

C'est toute la difficulté de faire apparaître un fantôme sans en perdre la subtilité. L'enjeu dans *Skinless* était chorégraphique. Il fallait faire naître des images, sans jamais en figer le sens. On a travaillé à ce que les mouvements soient ceux d'un état de transformation permanente. Les personnages de la pièce veulent échapper à l'identification, ne pas être nommés. Ils racontent une relation en métamorphose infinie. Je pars toujours de la matière la plus riche, la plus étirable et polymorphe possible. Je dirige mes danseurs de manière très plastique. J'essaie de leur parler de sensations, de dureté et de mollesse. Résultat, quand on les regarde, on voit à la fois des poissons combattants et la rencontre entre un homme et un jaguar en pleine forêt. On voit aussi une scène d'amour et une scène de cannibalisme, un microcosme grouillant et une séance BDSM.

Les costumes de latex servent cette ambivalence des corps.

Les combinaisons portées par les danseurs sont comme une seconde peau. Une enveloppe qu'ils retirent progressivement. Ensuite, ils s'attaquent à leur propre épiderme, ils se griffent, se font rougir la peau, se rongent les ongles. Il y a ce motif qui revient dans la pièce : avaler pour régurgiter, consommer pour rejeter, comme des lombrics dans un compost. On est vivant donc on crée du déchet. De toute façon, à partir du moment où tu ne crées pas de déchets, tu es mort. On mange, on chie. On est des machines désirantes, des machines excrémentielles. On fait partie de ce qu'on jette à la poubelle. C'est pour ça que les performers sont aussi proches des poubelles, ils font partie de la poubelle. Leur peau, leur bave et leur langue sont comme le carton et le paquet de chips. Et leur rapport aux déchets est absolument charnel.

Les amoureux de *Skinless* semblent coupables. Une entité les surveille. Quelle est leur faute ?

Il y a en fait une double surveillance. Déjà, ils sont scrutés par les spectateurs. Le dispositif permet une vision à 360 degrés. Ces blocs de déchets éclairés aux néons forment un espace autoritaire. La mise en scène se rapproche plus de l'observatoire ou du vivarium que du théâtre. Finalement, il ne se passe pas grand-chose de spectaculaire sur scène entre les deux amants. Et puis, derrière le public qui regarde le couple, un troisième personnage surveille tout le monde. En tant que spectateur, on ne peut pas voir les deux tableaux simultanément. Il se passe toujours quelque chose qui nous échappe. Il faut choisir où l'on pose les yeux, ce qui crée une chorégraphie de regard. C'est précisément par ce jeu qu'on en revient au paysage sculpté et aux nouvelles façons de regarder. Le troisième personnage, lui, est plus spectaculaire. Il est fait d'une autre matière, métallique comme un ancien automate. Il évolue aussi sur un piédestal. Il y a clairement un monde du dessus et un monde du dessous dans le dispositif. Ce troisième personnage est semblable à une vieille machine autoritaire, obsolète et hyper

seule. On dirait qu'il sort de ces balles d'aluminium écrabouillées dans le décor. On ne sait pas trop si c'est un méchant dictateur ou un pauvre petit garçon abandonné dans un supermarché. En réalité, ce personnage de métal surtout à la triangulation du couple. Un couple n'est jamais une histoire à deux. Il y a toujours un troisième, celui d'avant la rencontre, celui d'après la rupture, celui à qui l'on voudrait que son amant ressemble. C'est un peu le fantôme dans le placard. Le couple ne voit pas ce personnage de métal sert surtout à la triangulation du couple. Un couple n'est jamais une histoire à deux. Il y a toujours un troisième, celui d'avant la rencontre, celui d'après la rupture, celui à qui l'on voudrait que son amant ressemble. C'est un peu le fantôme dans le placard. Le couple ne voit pas ce personnage de métal durant la pièce, du moins pas avant la fin...

Comme une sorte d'alchimiste, vous faites de la sculpture avec une matière impropre. Quelle place tient l'espoir dans cette pièce ?

Il y a tellement d'espoir ! Une rupture amoureuse amène toujours à autre chose, à la découverte de quelqu'un d'autre ou de soi-même. La trame de la pièce est assez claire : une rencontre, une fusion, une séparation et puis une ouverture vers autre chose. Pourtant, la nature même de leur relation reste mystérieuse, à déchiffrer. Ce qui se joue entre eux ne rappelle rien de connu. Ils ne sont pas humains. Ils ne sont pas des animaux observés par des humains non plus. Ils sont plus comme des bêtes entre elles, partageant quelque chose de puissant et profond, auquel on n'aurait pas accès. Le spectateur se trouve le nez dans ce compost amoureux où il voit des choses qui pourrissent et des choses qui germent. C'est à la fois une histoire de rupture assez simple et en même temps, une grande fresque amoureuse, biologique et alchimique.

La scénographie nécessite une masse conséquente de déchets locaux, fournis par une entreprise de tri. Comment ce choix de matière première s'ancre-t-il dans une démarche plus largement éco-responsable ?

Être artiste, c'est aussi être un producteur. Je fais de la sculpture monumentale, j'aime les gestes maximaux, la scénographie de grande envergure. Comment produire de telles œuvres dans un monde abîmé comme le nôtre ? C'est une question qui me passionne. Comment peut-on continuer à organiser la tournée internationale d'un spectacle avec tout son décor ? Le sable local dans *Outremonde* était une tentative de réponse. Ce ne sont jamais des solutions concluantes, on finit toujours par découvrir de nouveaux écueils. Avec la société de tri Paprec, on a imaginé un processus pour conditionner les déchets afin qu'ils puissent remplir les règles d'hygiène et de sécurité des théâtres. Mais d'autres questions primordiales se sont posées, comme les conditions de travail des artistes, des personnes qui m'assistent et le personnel des lieux qui allaient nous accueillir. Il faut trouver un équilibre entre servir l'idée originale et offrir un contexte de travail digne. Finalement, on a tous appris de ce contact avec les déchets. En visitant des incinérateurs et des centres de tri avec l'équipe de création, on se rend compte que ce sont aussi des gens qui travaillent dans ces lieux. Il n'y a pas que des machines. La plupart sortent de prison ou n'ont pas de papier. C'est très

violent et ça donne un peu moins envie de surjouer la grimace à la vue de nos poubelles. Eux, c'est leur quotidien. Avec les déchets, on parle, on révèle toujours de matière et de vies humaines.

Théo Mercier

Plasticien et metteur en scène, né à Paris en 1984, Théo Mercier vit et travaille entre sa ville natale et Mexico. Depuis plus de dix ans, il développe une œuvre polymorphe à la croisée des arts et des temps, entre le musée et la scène de théâtre, qu'il se plaît à faire entrer en collision. Pensionnaire de la villa Médicis en 2013 puis nommé l'année suivante pour le prix Marcel-Duchamp, Théo Mercier a bénéficié d'expositions personnelles en France et dans le monde. Depuis 2014, il crée des pièces pour le plateau dont *Affordable Solution For Better Living* qui a reçu le Lion d'argent de la biennale de Venise en 2019. En 2021, Théo Mercier crée le premier volet d'*Outremonde* à la Collection Lambert dans le cadre du festival d'Avignon, puis le deuxième en juin 2022 à Luma Westbau, Zurich. En juin 2023, il représente le pavillon français « Pays et Régions », dans le cadre de la Quadriennale de scénographie de Prague, en collaboration avec sa directrice. Il présente une exposition personnelle à la villa Médicis à Rome de juin à septembre 2023.

Théo Mercier au Festival d'Automne :

2022 *OUTREMONDE, The Sleeping Chapter*
(La Conciergerie de Paris)